Document généré le 25 avr. 2024 12:07

Jeu
Revue de théâtre

Sous différents cieux, quelques éclaircies

Ariane Fontaine

Numéro 122 (1), 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16389ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fontaine, A. (2007). Compte rendu de [Sous différents cieux, quelques éclaircies]. *Jeu*, (122), 43–49.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

qui réagissent à la lumière et au son produits par les vêtements des danseuses. En écho à la manipulation de la lumière et du son, la chorégraphie se compose à partir de manipulations des corps. Les contacts entre les corps s'effectuent en effet comme les rayons lumineux entrant en contact avec la peau dénudée des danseuses. Des poses éclairées le temps d'un éclat de lumière apparaissent et disparaissent de manière aussi fugace que la lumière. Les images et les mouvements s'impriment dans l'espace et dans notre mémoire comme des apparitions poétiques évanescentes qui s'inscrivent le temps d'un instant, mis en lumière et surpris sous l'action impromptue d'un interrupteur. Lorsque l'ampoule se rallume, la danseuse a disparu ou la partie du corps découverte a été recouverte, rendant la perception de l'espace délicieusement insaisissable. j

CRÉATION

ARIANE FONTAINE

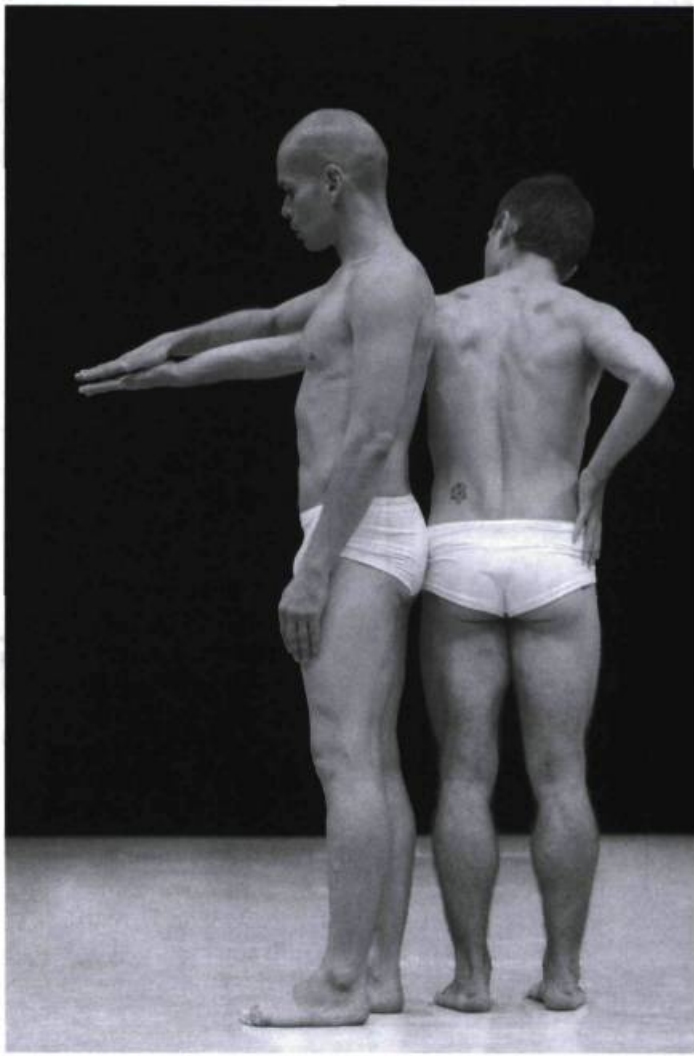
Sous différents cieux, quelques éclaircies

De l'art qui se mouille. Danses de rue

C'est au carré Saint-Louis, dans la rue Prince-Arthur et aux alentours que, curieusement, la rentrée s'est faite cette saison. Durant le long congé de la fête du Travail, sous le soleil et sous la pluie, treize chorégraphes (Marie Béland, Stéphanie Bernard, Dominique Bouchard, Julie Châteauvert, Andréa Dugas-Hawkes, Frédérick Gravel, Amy Helmstetter, Sacha Kleinplatz & Andrew Tay, Lily Lapierre, Katya Montaignac, Anne Thériault et Georges-Nicolas Tremblay) et des dizaines de danseurs ont investi l'espace urbain afin de présenter, douze fois par jour, entre midi et 18 heures, la même pièce à différents points d'un circuit qui leur était assigné. Dans la lignée du *Projet Vitrines* (février 2005), *The Art (prononcez dehors)*, un projet de la 2e Porte à Gauche, vise la rencontre, l'échange et le partage avec un public averti ou surpris, ravi ou troublé. Au cœur de ce laboratoire, c'est donc le rapport entre créateurs et spectateurs qui est examiné, bousculé. En grappe,

Espace vert de Marie Béland, présenté en septembre 2006 au carré Saint-Louis lors de l'événement *The Art (prononcez dehors)*, organisé par la 2e Porte à Gauche. Photo : Maurice Pressé.

les artistes dynamisent les lieux : ils vont vers le public, ne l'attendent plus en coulisse. Chacun des treize corpuscules œuvre à sa façon. Les idées, les interventions – théâtrales, acrobatiques ou stylistiques –, les moyens et les propositions pleuvent. Tous animés par une passion propre mais partagée, les artistes manifestent un engagement intime et communautaire. Le long de leur parcours, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, au fil des rencontres, des réponses de la part des passants ou des silences, la danse se poursuit, évolue, abordable et spacieuse. Elle prend le pouls du monde, de la rue, avec ses bruits, son aménagement, son désordre. Avec ses évidences et ses secrets. Pionnier, l'art (*The Art...*) apparaît ici mû par le désir d'ouvrir les portes, les digues, de voir par quel chemin et avec quel bagage on y arrive. Les pistes, les voies qui relient les différents groupes ambulants sont là pour être sillonnées, contournées, foulées et foulées encore.



La fièvre de la danse dite « urbaine » peut aussi passer certaines portes et visiter les murs d'une salle de spectacle. Cela crée un autre genre de rassemblement porté par l'énergie débordante d'un art marqué par la spontanéité, l'urgence et la fougue indomptable, sans limite. C'est la question même du rassemblement et plus précisément du couple qui sous-tend la pièce *Take it Back*, présentée à Tangente. Avec sa dernière création, la formation Solid State (*It's not you... It's me* et *Etch-a-Sketch*), réunissant ici les deux membres fondatrices, Jo-Dee Allen et Helen Simard, et pour la première fois deux participants masculins, JoDanny Aurelien et Raul Guevera, se demande pourquoi l'on ne danse plus en couple. La danse à deux implique que l'un des partenaires dirige et que l'autre suive. Mêlant le hip-hop, le *breakdance*, le *lindy-hop* (*swing*) et un jargon contemporain plus convenu, la pièce sonde les jeux de séduction, les rebuffades et les maints changements de position qu'occasionne un tel ménage à deux. Qui dirigera qui ? Qui talonnera qui ? Une prouesse n'attend pas l'autre. Les danseurs tournoient sur la tête, se lancent dans les airs, le cœur au ventre, dans mille et une variations de corps, en des lignes précises comme dans un tourbillon enlevant. Énergie et ardeur pénètrent les lieux, les corps empruntent des chemins cinétiques extraordinaires, voire impossibles. La gestuelle si communicative du *breakdance* fait vibrer les spectateurs sur leurs chaises encombrantes. À l'image de la danse en couple, cette nouvelle danse sociale exige à la fois maîtrise et grâce, contrôle et souplesse, tonus et finesse. *Take it Back* s'avère une véritable réconciliation. Réconciliation entre tradition et émancipation, entre mouvement calculé et

Anatomies de José Navas (Compagnie Flak), présenté à l'Agora de la danse à l'automne 2006. Sur la photo : José Navas et David Rancourt. Photo : Valérie Simmons.

improvisation. Entre soi et l'autre. Entre l'espace ouvert de la rue et l'espace clos mais bouillonnant de la scène intérieure. Entre différentes formes chorégraphiques, différents langages qui créent, somme toute, un beau soulèvement, une expérience plus qu'entraînante. Rassembleuse.

Seuls, ensemble

Pour célébrer son 25e anniversaire, Danse-Cité a décidé de reprendre le *Projet Roy* à l'Usine C. Dans le cadre de son volet « Traces-Interprètes », la compagnie a donné, il y a sept ans de cela, carte blanche au danseur Ken Roy, dont le parcours auprès de chorégraphes québécois, notamment Jean-Pierre Perreault, s'est avéré vaste et fécond. Le danseur a alors fait appel à trois chorégraphes : Hélène Blackburn, Louise Bédard et Danièle Desnoyers. Résultat : un spectacle, trois solos, un danseur, un pianiste, le public. Heureux mariage, où sensibilité et intégrité cohabitent. Chopin, interprété par le pianiste Matthieu Fortin, embrasse l'espace. Plusieurs grands noms, plusieurs formes et personnages semblent voler au-dessus de nos têtes, comme si le pianiste et le danseur, en apparence seuls, se prêtaient aux jeux d'exploration et de diffraction du triptyque. Sans se cogner, en s'effleurant, ils visitent les modulations de l'être. Une relation intime, toute en cascades, en ricochets, en cambrures, se développe entre le danseur, le musicien et le public. Roy, dont le corps porte en lui trois écritures, s'extrait, se livre avec générosité et modestie. Devant ses mains tendues, ses bras ouverts, le public se rapproche délicatement, le rejoint sans perturber les lignes et les notes qui emplissent et calfeutrent l'espace. Chacun demeure charmé devant un projet aux tonalités si subtiles et justes. Un projet où l'un rencontre l'autre.

Les conditions du corps

Le corps : combinaisons et recombinaisons organiques, techniques, technologiques… Cherchant toujours à créer un langage en dehors des sentiers battus, le groupe kondition pluriel, dont les directeurs artistiques sont Martin Kusch et Marie-Claude Poulin, a proposé en octobre dernier *recombinant – le corps techn(o)rganique*, une installation chorégraphique au sein de laquelle les spectateurs sont invités à se déplacer. Aménagée à l'Agora de la danse, cette œuvre interactive réunit deux performeurs, Catherine Tardif et Martin Bélanger, qui se prêtent avec intensité et cran à l'expérience. La tête, le tronc et les avant-bras munis de senseurs, chacun de leur mouvement engendre sons et images. Le public fourmille parmi les grincements, telles des plaintes rêches, et les frôlements : la frontière entre les performeurs et les spectateurs s'efface. Les corps, en résonance et en dissonance, deviennent des canaux multimédias, de l'étrange matière grise. De quelle pulsation s'agit-il ? De quelles articulations ? Brisées, harmoniques ? La respiration, cette onde qui paraît ici à la fois déficiente et anachronique, est captée tel un code à barres. Sismographie de corps démembrés,

démultipliés, débrayés. Tectonique du monde dont les pentures et les liens ligamenteux, ferreux, se coincent et se réajustent. Combinaisons, encore et encore, entre pulsions d'acier et organes numériques.

C'est le corps dans ce qu'il a d'inconditionnel, comme tel, qu'a exploré José Navas dans sa dernière création, *Anatomies*, présentée à l'Agora de la danse. Entouré de trois danseuses (Mira Peck, Ami Shulman et Jamie Wright) et d'un danseur (David Rancourt), Navas signe à nouveau une pièce où l'appareil chorégraphique s'avère précis. Le mouvement est taillé, ciselé, poli. Toute en lignes et en angles (finement arrondis), la danse déploie des tracés étudiés dans l'espace, des ombres ensorcelantes au sol. Un peu comme un kaléidoscope, le danseur, pris avec ce qu'il est, sa silhouette, ses courbes, se meut et génère plusieurs variations de corps, de nouvelles images, de nouveaux paysages. Au son d'une musique monosyllabique, *Anatomies* manifeste le souhait de retourner à la dimension primaire, organique et dépouillée, voire plastique du corps. Sobres, comme l'est aussi la scénographie, les différentes séquences (« Anatomie 1 », « Anatomie 2 »... jusqu'à 5) évoquent une exploration de ce corps qui se façonne indéfiniment. Une touche sensuelle, charnelle, s'ajoute à cette rigueur

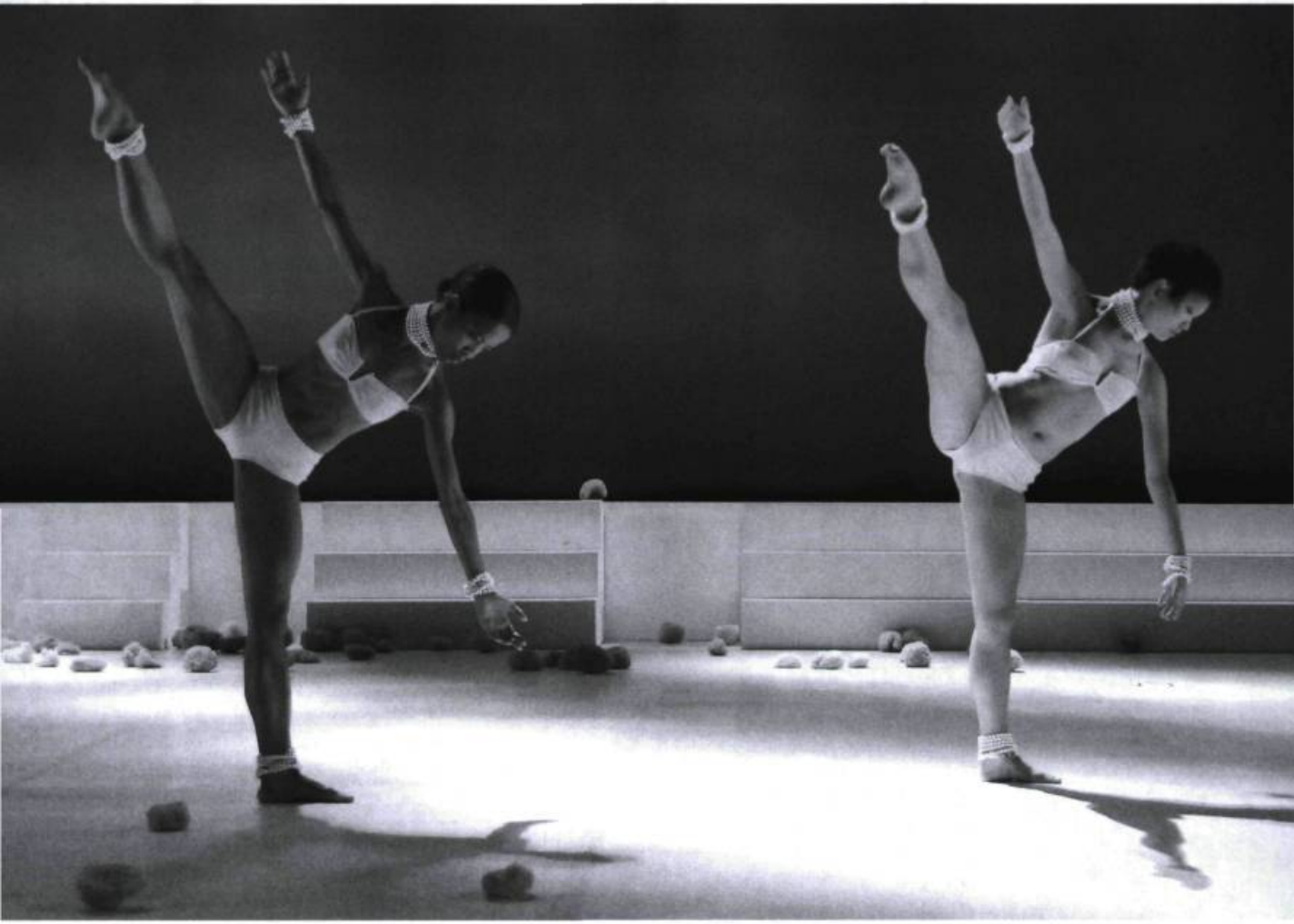
Kagemi de la Compagnie Sankai Juku, présenté par Danse Danse à l'automne 2006. Photo : Jacques Denardeaud.

Unbound de Wen Wei Wang, présenté par Danse Danse et l'Agora de la danse à l'automne 2006. Photo : Chris Randle.

longiligne et vient donner un peu de mordant à la danse. On se remémorera les quelques très belles sculptures de groupe, au hasard des membres, ces bouquets de corps auxquels on veut s'accrocher. Car toute morphologie, toute grammaire, regorge de poésie. Dans un battement de jambe ou de cœur, cette œuvre visite, au scalpel, les couloirs que le corps emprunte.

Lotus

Qu'elles reposent sur la tête des danseurs ou que ceux-ci les portent à leur pied, ces fleurs aquatiques possèdent une grande charge symbolique, faisant miroiter les beautés et les dérives du monde. C'est sous un ciel de ces fleurs – leur tige semblant ballotter au gré des flots – que les sept danseurs de la Compagnie Sankai Juku, dont le chorégraphe même, Ushio Amagatsu, apparaissent *par-delà les métaphores du miroir* dans *Kagemi*, présenté par Danse Danse. Ces êtres de craie, crâne rasé, tracent le long des six tableaux de la pièce la profondeur et le caractère insaisissable du temps, la fragilité et la nature foudroyante du monde. Comme en une prière, ils signent de leurs mouvements posés la tradition et le désarçonnement. Pages blanches qui se tournent, se déchirent, s'envolent en souvenirs, en poussières ; pages où s'écrit l'histoire, celle du Japon que l'on connaît trop bien. Les danseurs plongent avec intensité, avec immensité, au plus profond de l'expérience infime du geste, de l'invisible. Des vibrations, des remous se créent, se propagent et s'évanouissent dans le chavirement du monde. Une lente fresque d'inspiration butô entre beauté et horreur, entre grâce et grimacement, entre « flottement et sédimentation » (tel le nom du dernier tableau, de la dernière marée apportant avec elle ce que l'océan renferme).



Êtres humains, êtres divins, les interprètes se déploient en une danse cérémonielle, celle du cycle de la vie et de ses métamorphoses. L'esthétique dépouillée et monochrome de cet univers envoûtant et effroyable recèle l'épaisseur, les ombrages, les tournants fous du monde. Portés par la promesse d'un recommencement, d'un nouveau printemps, ils ondoient, ouvrent leurs mains, sèment force et fragilité au son des coups qui résonnent sur ces êtres d'os, d'eaux, qui se font l'écho des sentiments les plus extrêmes. Ainsi ils passent, comme en un nuage de fumée, laissant un grand trait mystérieux, alors que les fleurs de lotus descendent et enfoncent leurs racines dans le sol imbibé.

Pour sa part, Wen Wei Wang a glissé ses orteils dans les minuscules souliers en fleur de lotus que portaient anciennement les femmes chinoises, après avoir bandé leurs pieds pendant plusieurs années. Avec *Unbound*, présenté cet automne à l'Agora de la danse mais ayant auparavant créé l'émoi au Festival Danse Canada en juin 2006, le

chorégraphe « délivre » une œuvre soignée et douloureuse, minutieuse et violente, forte de coutumes évoquant beauté, désir et souffrance. Si la pièce s'inspire de cette tradition qui répondait à un idéal sensuel et érotique, elle dépasse ce premier souffle et s'avère une composition visuellement imprenable. Avec à leurs pieds ces chaussons trop petits, les danseurs, trois femmes et trois hommes dont le chorégraphe, voient leur équilibre et leur rapport à l'espace transformés. Tels des pantins, étrangement élégants, leur corps se désarticule, se recompose, créant ainsi une géométrie lacustre, animale et sublime. Wen Wei Wang puise dans la rigueur du classique, l'aplomb et la fluidité du tai chi, ainsi qu'au cœur d'un langage contemporain métissé. Des solos, des duos et des trios, rigoureusement ficelés et dotés d'une gestuelle à la fois fragile et grave, s'esquissent sur fond rouge lanterne. Hissés sur la pointe des pieds ou souliers en bouche, les danseurs se portent, s'élèvent, basculent et ondulent en tous sens. Avec cette pièce sur le contrôle et la délivrance, la séduction, l'élégance… et l'imminence de la chute, Wen Wei Dance trouve chaussure à son pied.

Imprévisions atmosphériques

En plein cœur de novembre, c'est sur un ciel d'objets suspendus – ballon, plante, pantalon, balançoire, nuage et soleil en carton, chaise, souliers… – que le rideau s'est ouvert. De retour à la Place des Arts à l'invitation de Danse Danse, le Ballet Preljocaj, revisitant les *Quatre Saisons* d'Antonio Vivaldi, a offert, tel un cadeau, un bonbon, une œuvre pour le moins colorée, ludique et sensuelle. Un pur plaisir des sens. Ayant travaillé avec l'excentrique créateur Fabrice Hyder, dénommé pour l'occasion « chaosgraphe », Angelin Preljocaj, accompagné de douze danseurs (un pour chaque mois, aurait-on cru !), a élaboré une pièce festive et gourmande, une sorte de collage surréaliste, psychédélique, un exercice de style à la façon Perec ou Queneau. Les accessoires, les babioles abondent et deviennent ici objets d'expériences, catalyseurs de mouvements. Nous nous trouvons en plein cœur d'un bazar météorologique, ne sachant pas ce qui nous tombera sur la tête ou quelle trouvaille saugrenue mais réjouissante nous ferons. À cette mosaïque aux teintes balnéaires se mêle un certain formalisme, une gestuelle vive et maîtrisée. Les prouesses accompagnent la profondeur et la charge de cette musique pourtant insufflée d'un climat espiègle. Les mouvements d'ensemble, imposants et sensuels, tout comme les corps à corps, réunissent des personnages inattendus. Homme-éponge ou sapin, ourson-cellophane, jeunes filles en bikini, créatures-grenouilles ou araignées… tous se laissent prendre au jeu des saisons. Le travail lumineux des danseurs, dont les portées et les mouvements au sol apparaissent riches et achevés, contribue à faire des *4 Saisons…* une œuvre fourmillante, copieuse, débordante. Une pulsion de vie en cette fin d'année livrée aux nuages et aux intempéries. **j**

Les 4 Saisons… du Ballet Preljocaj, présentées par Danse Danse à l'automne 2006. Photo : J.C. Carbonne.